

## POLITIQUE, LITTÉRATURE, INDUSTRIE, COMMERCE.

## L'ÉCHO SAUMUROIS

Paraissant les Mardis, Jeudis et Samedis.

JOURNAL D'ANNONCES, INSERTIONS LÉGALES ET AVIS DIVERS.

ON S'ABONNE A SAUMUR,  
Au bureau, place du Marché-Noir, et chez  
MM. GAULTIER, JAVAUD, MILON, et M<sup>lle</sup>  
NIVERLET, libraires;

A PARIS,  
Office de Publicité Départementale (Isid.  
FONTAINE), rue de Trévis, 22, et à l'Agence  
des Feuilles Politiques, Correspondance gé-  
nérale (HAVAS), 3, rue J.-J. Rousseau.

Gare de Saumur (Service d'hiver, 1<sup>er</sup> novembre.)

## Départs de Saumur pour Nantes.

7 heures 45 minut. soir,	Omnibus.
3 — 52 — —	Express.
3 — 32 — matin,	Express-Poste.
9 — — — —	Omnibus.

## Départ de Saumur pour Angers.

1 heure 2 minutes soir,	Omnibus.
-------------------------	----------

## Départs de Saumur pour Paris.

9 heure 50 minut. mat.	Express.
11 — 49 — matin,	Omnibus.
6 — 43 — soir,	Omnibus.
9 — 44 — —	Direct-Poste.

## Départ de Saumur pour Tours.

3 heures 15 minut. matin,	March.-Mixte.
8 — 7 minut. matin,	Omnibus.

## PRIX DES ABONNEMENTS.

Un an, Saumur, 18 f. »	Poste, 24 f. »
Six mois, — 10 »	— 13 »
Trois mois, — 5 25	— 7 50

L'abonnement continue jusqu'à réception  
d'un avis contraire. — Les abonnements de-  
mandés, acceptés, ou continués, sans indi-  
cation de temps ou de termes seront comptés  
de droit pour une année.

## REVUE POLITIQUE.

Les dépêches officielles publiées à Turin, par le gouvernement piémontais, sont pleinement d'accord avec celles que nous avons reçues au sujet du combat de Montebello. Elles ajoutent seulement quelques nouveaux détails, desquels il résulte qu'avant de se trouver en face de la division Forey, les 15,000 Autrichiens avaient délogé les grand'gardes de la cavalerie piémontaise des villages de Casteggio et de Montebello. Cette cavalerie, commandée par le colonel de Sonnaz, a perdu le colonel Morelli, commandant les cheval-légers Montferrat, mêlant ainsi, pour une gloire commune, son sang à celui des soldats de la France. Le même bulletin annonce que M. le chef de bataillon Lacretelle est mort des suites de sa blessure.

Voici, du reste, les termes mêmes de ce document, portant la date du 21 mai au matin :

« Hier, à 11 heures, les Autrichiens, au nombre de 15,000 hommes, ont attaqué Casteggio et Montebello, occupés par la cavalerie sarde. Le maréchal Baraguey-d'Hilliers a fait, sur-le-champ, avancer la division Forey. Après un combat acharné, les Autrichiens ont été repoussés à Montebello, qui a été réoccupé par les alliés, qui ont fait 200 prisonniers, parmi lesquels est un colonel. La division Forey s'est comportée admirablement; la cavalerie sarde, sous les ordres du colonel de Sonnaz, maintenant son ancienne réputation, a fait preuve de la plus rare énergie. Les alliés ont eu environ 500 morts et blessés. Le colonel Morelli, commandant les cheval-légers Montferrat, a été blessé mortellement. Le général Beuret, les commandants Buchet et Lacretelle sont morts; les colonels Guyot, de Bellefonds, Dumesnil et le commandant de Ferrussac ont été blessés. Le général Forey s'est distingué d'une manière toute particulière. Les pertes de l'ennemi ont été très-considérables. Dès hier au soir, il était en pleine retraite. »

Nous savons que l'ennemi, qui avait évacué Verceil, a été attaqué par l'extrême droite des Piémontais, lesquels se sont emparés de Borgo-Vercelli; une autre dépêche nous apprend que Gari-

baldi s'est dirigé d'Arema sur Laveno, ville lombarde, située sur les bords du lac Majeur. Ce mouvement établi, selon nous, que les Autrichiens battent définitivement en retraite, car autrement, malgré son audace, le chef des volontaires des Alpes, bien qu'il ait avec lui 4,000 hommes, ne se serait pas aventuré si loin. Un dernier avis, reçu à Francfort, assure en effet, que si Novare est toujours occupé par les troupes du général Ginlay, celles-ci ne se retirent pas moins sur Plaisance et Pavie, afin de ne pas être coupées par la droite de l'armée française, dont le combat de Montebello a dévoilé le mouvement tournant.

Le 22 mai, le temps continuait à s'améliorer, et l'amélioration des routes, qui doit en être la conséquence, faisait espérer que l'ennemi ne pourrait longtemps échapper à nos colonnes d'attaque. En attendant, la division Forey, qui a continué son mouvement en avant, a occupé Casteggio, où elle a élevé des fortifications de campagne. Le même jour, c'est-à-dire le 22, le roi Victor-Emmanuel a dirigé en personne une reconnaissance vers la Sesia, et a fait taire l'artillerie de l'ennemi, qui s'est montré en grand nombre. L'Empereur est parti, le 23 au matin, pour Voghera. On voit que les opérations préliminaires de nouveaux combats se suivent sur toute la ligne. — Havas.

## ARMÉE D'ITALIE.

1<sup>er</sup> CORPS. — 1<sup>re</sup> DIVISION.

Rapport officiel de M. le général Forey, transmis par S. Exc. le maréchal Baraguey-d'Hilliers à l'Empereur.

Voghera, le 20 mai 1859, minuit.

Monsieur le maréchal,

J'ai l'honneur de vous rendre compte du combat que ma division a livré aujourd'hui.

Averti à midi et demi qu'une forte colonne autrichienne, avec du canon, avait occupé Casteggio et avait repoussé de Montebello les grand'gardes de cavalerie piémontaise, je me suis porté immédiatement aux avant-postes, sur la route de Montebello, avec deux bataillons du 74<sup>e</sup>, destinés à rele-

ver deux bataillons du 84<sup>e</sup>, cantonnés sur cette route, en avant de Voghera, à la hauteur de la Madura.

Pendant ce temps, le reste de ma division prenait les armes; une batterie d'artillerie (6<sup>e</sup> du 8<sup>e</sup> régiment) marchait en tête.

Arrivé au pont jeté sur le ruisseau dit Fossagazzo, extrême limite de nos avant-postes, je fis mettre en batterie une section d'artillerie, appuyée à droite et à gauche par deux bataillons du 84<sup>e</sup>, bordant le ruisseau avec leurs tirailleurs.

Pendant ce temps, l'ennemi avait poussé de Montebello sur Ginestrello, et ayant été informé qu'il se dirigeait sur moi en deux colonnes, l'une par la grande route, l'autre par la chaussée du chemin de fer, j'ordonnai au bataillon de gauche du 74<sup>e</sup> de couvrir la chaussée à Cascina-Nuova, et à l'autre bataillon de se porter à droite de la route, et en arrière du 84<sup>e</sup>.

Ce mouvement était à peine terminé, qu'une vive fusillade s'engageait sur toute la ligne entre nos tirailleurs et ceux de l'ennemi qui marchait sur nous, soutenant ses tirailleurs par des têtes de colonne débouchant de Ginestrello. L'artillerie ouvrit son feu sur elles avec succès; l'ennemi y riposta.

J'ordonnai alors à ma droite de se porter en avant. L'ennemi se retira devant l'élan de nos troupes, mais s'apercevant que je n'avais qu'un bataillon à la gauche de la route, il dirigea contre lui une forte colonne. Grâce à la vigueur et à la fermeté de ce bataillon, commandé par le colonel Cambriels, et à des charges heureuses de la cavalerie piémontaise, admirablement conduite par le général de Sonnaz, les Autrichiens durent se retirer.

A ce moment, le général Blanchard, suivi du 98<sup>e</sup> et d'un bataillon du 91<sup>e</sup> (les deux autres étaient restés à Oriolo, où ils ont eu un engagement), me rejoignait et recevait l'ordre d'aller relever le bataillon du 74<sup>e</sup>, chargé de défendre la chaussée du chemin de fer et de s'établir fortement à Cascina-Nuova.

Rassuré de ce côté, je poussai de nouveau ma droite en avant et m'emparai, non sans une résistance sérieuse, de la position de Ginestrello. Ju-

## FEUILLETON

## LES MASQUES D'OR.

ROMAN DE MOEURS CONTEMPORAINES.

## Quatrième Partie.

(Suite.)

## I. — LETTRES ET CONFIDENCES.

Le vicomte d'Orban à Bénédicte Arnaud.

9 août.

Huit jours se sont passés depuis le moment de notre nouvelle et bien triste séparation, huit jours qui, au contraire, nous eussent vu réunis, travaillant, devisant ensemble sans l'accident pénible qui a déterminé votre départ, mon cher Bénédicte. Nous causerions, le matin, dans cette chambre retirée et artistique qu'on avait arrangée pour vous; le soir, dans ce jardin où des allées sinuées et des ombrages touffus appellent la promenade et la rêverie. Nous serions là tous deux, tandis que j'y suis tout seul maintenant, triste comme toujours, plus que toujours, et en outre mécontent de vous. Je devrais bien l'être de moi aussi, et me reprocher mon manque de fermeté. Si, dès votre arrivée, je vous avais démontré sérieusement les conséquences funestes que pouvait en-

trainer votre visite au Casino, en plein bal; si je vous avais conjuré dans votre intérêt, de ne pas aller affronter les regards, peut-être seriez-vous encore avec nous, et votre cœur ne serait pas brisé. Ah! folle précipitation des desirs! Tous nous sommes ainsi faits: nous n'envisageons que le but sans examiner les moyens, le terme du voyage sans mesurer la longueur de la route. Vous vous fussiez dit: « J'attendrai pour revoir ceux que j'ai aimés. » Et peut-être les eussiez-vous rencontrés souvent à ces heures où l'on n'est pas inondé de lumière et exposé à l'examen des curieux.

Je vous gronde, cher Bénédicte, et si je ne craignais de vous affliger, vous l'êtes assez déjà! — je gronderais bien davantage. Ah! que de bonnes heures perdues par votre faute — et par la mienne!

Maintenant c'est un regret de plus. Nous y sommes habitués, n'est-ce pas? L'un et l'autre nous avons manié la douleur, comme ces jongleurs de l'Inde qui font voltiger les cimenterres et les poignards, et les ressaisissent par la lame aussi bien que par le manche.

A cet égard, je ne crois pas que Dieu impose une part égale à tous les hommes. Il en est qui succomberaient trop vite. Notre douleur dépend un peu de nous, de notre caractère, selon que nous l'acceptons plus franchement ou bien que nous cherchons à lui opposer la distraction et la frivolité.

Je sais, quant à moi, que j'eusse rougi de ne point

contempler mon mal en face. Je n'eusse pas été digne de cette espèce de grandeur héroïque qu'il y a dans la ruine successive des illusions et des espérances. Une même souffrance peut élever ou abrutir; il s'agit seulement de se tenir droit ou de se courber devant elle.

Ecrivons-nous, puisque nous ne pouvons plus nous voir, au moins de quelque temps. Jetons à travers la distance ce pont qui unit les âmes séparées. Vous êtes à Chambéry, je suis à Aix. Soyons ensemble par la pensée, par l'amitié.

Presque chaque jour j'ai été chez M. de Montglars, dans la maison splendide qu'il occupe et qui devrait être le siège du bonheur si le bonheur pouvait se juger sur les dehors de la magnificence.

Il faut que je vous parle franchement.

La marquise n'est déjà plus cette jeune femme, qui, fatiguée, il est vrai, par la vie parisienne et les plaisirs de l'hiver, était arrivée ici un peu languissante, mais jouissant encore d'un éclat de beauté hors de toute comparaison. A présent, une journée pour elle équivaut à un mois; puisse une journée ne pas équivaloir bientôt à une année!... Cela vous inquiétera; mais je me suis promis d'être sincère; et, d'ailleurs, il me serait impossible de tenir un autre langage. M<sup>me</sup> de Montglars a ce sourire lumineux et intelligent qui fait mal; car il semble, en traversant des joues amaigries, être allumé par le feu de la fièvre, il donne au re-

geant alors qu'en suivant avec le gros de l'infanterie la ligne des crêtes, et la route avec mon artillerie protégée par la cavalerie piémontaise, je m'emparerais plus facilement de Montebello, j'organisais ainsi mes colonnes d'attaque, sous les ordres du général Beuret :

Le 17<sup>e</sup> bataillon de chasseurs, soutenu par le 84<sup>e</sup> et le 74<sup>e</sup> disposés en échelons, s'élançèrent sur la partie sud de Montebello, où l'ennemi s'était fortifié.

Il s'engagea alors un combat corps à corps, dans les rues du village, qu'il fallut enlever maison par maison. C'est pendant ce combat que le général Beuret a été blessé mortellement à mes côtés.

Après une résistance opiniâtre, les Autrichiens durent céder devant l'élan de nos troupes, et, bien que vigoureusement retranchés dans le cimetière, ils se virent encore arracher à la baïonnette cette dernière position, aux cris mille fois répétés de *Vive l'Empereur!*

Il était alors six heures et demie; je jugeai qu'il était prudent de ne pas pousser plus loin le succès de la journée, et j'arrêtai mes troupes derrière le mouvement de terrain sur lequel est situé le cimetière, garnissant la crête avec quatre pièces de canon et de nombreux tirailleurs, qui refoulèrent les dernières colonnes autrichiennes dans Casteggio.

Peu de temps après, je vis les colonnes autrichiennes évacuer Casteggio, en y laissant une arrière-garde, et se retirer par la route de Casatisma.

Je ne saurais trop me louer, monsieur le Maréchal, de l'entrain de nos troupes dans cette journée; tous, officiers, sous-officiers et soldats, ont rivalisé d'ardeur. Je n'oublierai pas non plus les officiers de mon état-major, qui m'ont parfaitement secondé.

J'aurai l'honneur de vous adresser ultérieurement les noms de ceux qui se sont le plus particulièrement distingués.

Je ne connais point encore le chiffre exact de nos pertes; elles sont nombreuses, surtout en officiers supérieurs, qui ont payé largement de leur personne. Je les évalue approximativement au chiffre de 600 à 700 hommes tués ou blessés.

Celles de l'ennemi ont dû être considérables, à en juger par le nombre des morts trouvés, surtout dans le village de Montebello.

Nous avons fait environ 200 prisonniers, parmi lesquels se trouvent un colonel et plusieurs officiers.

Plusieurs caissons d'artillerie sont également tombés en notre pouvoir.

Pour moi, monsieur le Maréchal, je suis heureux que ma division ait été la première engagée avec l'ennemi. Ce glorieux baptême, qui réveille un des beaux noms de l'Empire, marquera, je l'espère, une de ces étapes signalées dans l'ordre du jour de l'Empereur.

Je suis avec respect,

Monsieur le Maréchal,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,  
Le général commandant la 1<sup>re</sup> division  
du 1<sup>er</sup> corps,

FOREY.

P. S. D'après les renseignements qui me viennent de tous côtés, les forces de l'ennemi ne sauraient être au-dessous de 15 à 18,000 hommes, et, si j'en

croyais les rapports des prisonniers, elles dépasseraient de beaucoup ce chiffre.

#### DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES.

Livourne, 23 mai. — S. A. I. le prince Napoléon est arrivé. Son entrée à Livourne a excité des transports d'enthousiasme. S. A. I. est descendue à l'Aigle-Noir. Ce soir la ville est illuminée.

En rade de Livourne, à bord de la *Reine-Hortense*, le 23 mai 1859.

#### PROCLAMATION.

Habitants de la Toscane,

L'Empereur m'envoie dans vos pays, sur la demande de vos représentants, pour y soutenir la guerre contre nos ennemis, les oppresseurs de l'Italie.

Ma mission est exclusivement militaire, je n'ai pas à m'occuper et je ne m'occuperai pas de votre organisation intérieure.

Napoléon III a déclaré qu'il n'avait qu'une seule ambition, celle de faire triompher la cause sacrée de l'affranchissement d'un peuple, et qu'il ne serait jamais influencé par des intérêts de famille.

Il a dit que le seul but de la France, satisfaite de sa puissance, était d'avoir à ses frontières un peuple ami qui lui devra sa régénération.

Si Dieu nous protège et nous donne la victoire, l'Italie se constituera librement, et, en comptant désormais parmi les nations, elle affermera l'équilibre de l'Europe.

Songez qu'il n'est pas de sacrifices trop grands lorsque l'indépendance doit être le prix de vos efforts, et montrez au monde, par votre modération, autant que par votre énergie, que vous êtes dignes d'être libres.

Le prince commandant en chef le 5<sup>e</sup> corps de l'armée d'Italie.

NAPOLÉON  
(Jérôme).

Francfort, 23 mai. — On mande de Berne, que Garibaldi a passé le Tessin et est arrivé aujourd'hui avec 4,000 hommes à Sesto-Calende. Le Conseil fédéral a fait établir de fortes batteries dans les fortifications de Luziensteig, à Bellinzona et à Maurice.

Vienne, 23 mai, 3 h. 45 m. du soir. — *Bulletin.* — Avant-hier, 12,000 hommes ont attaqué notre aile droite près de Verceil. Le colonel Ceschi avec ses 3,000 hommes s'est retiré sur Orenjo.

Deux brigades s'étant avancées alors ont forcé l'ennemi à la retraite sur la rive droite de la Sesia.

Vienne, 23 mai, 6 h. 15 m. du soir. — Le roi de Naples est mort.

Le baron de Hubner est chargé d'une mission particulière à Naples.

Le corps de Garibaldi s'est battu contre les forces du général Urban. On ne connaît pas encore l'issue du combat.

Turin, 24 mai, 9 h. 10 m. du matin. — *Bulletin officiel.* — Hier soir, l'ennemi a poussé une reconnaissance sans résultat, jusqu'à Bergo-Vercelli. Un officier morave, du régiment Grueber, a été fait prisonnier.

Garibaldi a passé le Tessin heureusement et a fait un grand nombre de prisonniers sur la frontière lombarde.

Marseille, 24 mai. — Les lettres de Rome, du 22, parlent du conflit survenu à Césena, entre les Suisses et les volontaires allant en Piémont. On compte des morts et des blessés. Il y a eu une manifestation des paysans aux cris de : *Vive le Pape!* De Faenza, cependant, le mouvement paraît gagner les Légations dans la partie voisine de la Toscane.

Les nouvelles de Naples, du 21 au soir, annoncent que pendant l'agonie du roi, des troupes étaient campées autour de Caserte, tandis que le reste de l'armée étaient consignées à Naples. Les généraux couchent dans les forts.

Le duc de Calabre a fait arrêter plusieurs individus accusés d'être opposés à son avènement au trône. La troisième levée soulève de grandes difficultés. Un grand nombre de conscrits se réfugient dans les montagnes. — Havas.

Le général Beuret, qui est tombé si glorieusement sous les balles ennemies, était un des officiers les plus distingués de l'armée. Il s'était fait dans la guerre de Crimée une réputation de bravoure chevaleresque. Ainsi, à la bataille de l'Alma, un peu avant de donner le signal de l'enlèvement des batteries russes, le maréchal Saint-Arnaud avait prescrit aux régiments les plus exposés au feu de la mitraille de se tenir couchés. Le général Beuret, alors colonel du 39<sup>e</sup> régiment de ligne, resta seul sur son cheval à la vue de toute l'armée. Plus tard, à Inkermann, à Traktir et à Malakoff, il donna de nouvelles preuves de cette valeur héroïque qui entraîne les soldats.

Le général Beuret avait reçu son brevet de général de brigade le 10 janvier 1855, c'est-à-dire au plus fort du siège de Sébastopol. En dernier lieu il commandait à l'armée de Paris une brigade d'infanterie. C'est à la tête de cette brigade qu'il a si énergiquement brisé les efforts des Autrichiens à Montebello.

Le commandant Duchet, qui a été également frappé à mort dans la journée du 20 mai, avait aussi fait partie de l'armée de Crimée. C'était un officier plein d'avenir.

Les colonels blessés sont ceux des 98<sup>e</sup>, 74<sup>e</sup> et 91<sup>e</sup> de ligne. Les chefs de bataillon blessés appartiennent, l'un au 84<sup>e</sup> de ligne, l'autre au 17<sup>e</sup> bataillon de chasseurs à pied.

Ces quatre régiments et le bataillon de chasseurs à pied formaient la division Forey.

Nous croyons savoir que ce qui a rendu l'action si vive, si meurtrière, c'est qu'elle était inattendue de part et d'autre. Il en fut ainsi à la journée d'Eylau, où les deux armées française et russe se heurtèrent inopinément et couvrirent de morts ce champ de bataille devenu si tristement célèbre. La cavalerie piémontaise, entraînée par son ardeur, se serait précipitée tête baissée sur la colonne du général Stadion et se serait engagée si avant, que la division Forey a dû marcher au pas de charge pour la soutenir.

Quoi qu'il en soit, le combat de Montebello inaugure glorieusement la campagne d'Italie. Avec de tels chefs et de tels soldats, on doit avoir confiance dans le succès, surtout quand il s'agit de défendre une cause noble et juste comme celle qui se débat aujourd'hui en Italie. — Bizouard. (Le Pays).

gard un éclat factice, trop vif pour être durable. La marquise ne sort plus à cheval, et durant de longues heures, elle reste étendue sur un lit de repos, tandis que la bonne Emma lui fait la lecture. Au reste, pas une plainte sur son état de faiblesse, sur sa toux fréquente; elle salue le mal comme les gladiateurs salueaient le glaive qui, sur l'ordre du peuple-roi, s'abaissait pour les frapper. Elle reçoit la souffrance en grande dame sans perdre rien de sa sérénité, sans s'apitoyer sur elle-même. Quand il lui faut interrompre sa sœur, elle s'excuse; puis elle se remet à écouter aussi tranquillement que si une sorte de fer brûlant n'avait point traversé sa poitrine...

Ces détails sont cruels, mon cher Bénédicte, mais je dois vous les donner. Plus tard, vous auriez le droit d'accuser un silence qui vous aurait laissé ignorer de telles circonstances.

Le soir venu, les choses changent de face. Cette femme languissante, et qu'on dirait l'ombre d'une ombre, se ranime soudain, se redresse, reprend sa beauté, se couvre de satin, de dentelles, de fleurs, et part pour le bal. A chacune de ces fêtes, elle laisse quelque chose de sa force : c'est presque dépenser sa vie en riant. Si l'on hasardait un conseil prudent, elle oppose son ennui; lui démontre-t-on qu'il y a du danger pour elle à affronter cette ardeur des bougies et ce tourbillon des danses, elle répond que c'est là son champ de bataille, celui où il convient de tomber. Hier, encore, il s'agissait d'un der-

nier bal que doit donner la princesse de Kaunitz, avant de partir pour Saint-Petersbourg. Le médecin objectait à M<sup>me</sup> de Montglars sa fatigue, n'osant dire son épuisement; Emma se joignait avec tous les ménagements possibles aux prescriptions du docteur; ses larmes parlaient autant que ses prières. Jusqu'ici cependant Juliette a résisté... Elle tousse en s'écriant qu'elle est en état d'assister à ce bal. Je ne puis mieux comparer ce rapprochement d'atonie et d'éclat, de pâleur et de roses, qu'à ces obsèques usitées en Italie, et qui montrent à visage découvert quelque jeune fille au teint livide avec sa couronne, son voile et ses bijoux de fiancée.

Encore une fois, pardonnez-moi, cher Bénédicte. Je devrais insister moins sur ces détails navrants; mais défendez donc à l'esprit d'épancher ce qui le préoccupe!

Consulté par moi, invoqué par Emma, le marquis s'enveloppe dans le silence et l'inertie. Il prétend que sa sollicitude serait un ridicule. Il ne blâme rien, n'approuve rien non plus, enfin, ne discute rien. Il laisse faire. — Qui n'est pas aimé, dit-il, ne doit pas étaler d'amour. — Déplorable réserve que je combats, mais en vain.

Plus que jamais, Félix s'isole du monde avec un sentiment farouche dont j'aurais lieu de m'étonner si je ne connaissais pas les motifs qui l'ont dicté. Rarement il s'était montré au Casino : il n'y a plus remis les pieds depuis qu'il y a rencontré une certaine Maria, son ancienne maîtresse, qui, venue par hasard à Aix, s'y plait en raison

des triomphes qu'elle obtient parmi les désœuvrés et les niais fastueux. Le marquis a aperçu cette femme au bras de M. de Foncheville, un jeune homme intelligent qui n'est pas sans forme, mais qui, je le crains pour lui, descend vers la dégradation. M. de Foncheville allait jouer... Il joue chaque soir et toute la nuit.

Voilà où nous en sommes avec toute notre peine secrète. Vous avouerez-je ma faiblesse? Je suis inquiet, très-inquiet, pour la vicomtesse. Que fait-elle? qu'est-elle devenue? Où sont ces dernières ressources qu'elle est venue arracher à mon affection! Je n'ai pas de ses nouvelles. Dans mon anxiété, j'ai écrit à M. Mornand, mon notaire; je le prie de s'informer, et j'espère être instruit par lui. Mais qu'aura-t-il à m'apprendre?.... Je tremble de recevoir la lettre que j'ai provoquée.

Ainsi va la vie. Nous voulons savoir, et quand nous tenons la vérité renfermée dans une lettre, nous n'osons briser le cachet.

Il n'y a parmi nous que ma Louise qui soit contente, chère enfant! parce qu'elle est occupée. Et quelle occupation que la sienne! *l'orthopédie d'une âme!*

Vous vous rappelez le pauvre Alphonse de Lagrange, que nous avons recueilli momentanément pour le soustraire aux brutalités de son domestique. Il fut installé dans votre chambre, mon ami. Au penseur succéda l'idiot, à votre rêverie le bruit machinal, le mouvement sans motif. Le lendemain, je voulus chercher pour Al-

FAITS DIVERS.

Le conseil municipal de la ville de Paris, en souvenir des services rendus, à l'Hôtel-de-Ville, par M. de Lamartine lors des événements de Février, lui a concédé un terrain et une maison, dans le Bois-de-Boulogne, aux mêmes conditions qu'à Rossini.

— La fameuse couronne de fer que la prudence autrichienne vient d'enfermer dans la plus solide citadelle de Lombardie est d'or et a la forme de ce qu'en blason on appelle un *tortil* de baron, soit un cercle d'environ trois doigts de large, incrusté de gros cabochons de couleurs diverses; mais à l'intérieur est la vraie couronne de fer, c'est-à-dire un anneau que la tradition veut formé d'un des clous qui servirent à crucifier Jésus-Christ.

Cette couronne a été posée en 774 sur le front de Charlemagne par le pape Adrien I<sup>er</sup>. En 1452, elle fit le voyage de Rome pour coiffer Frédéric IV, et en 1530 celui de Bologne pour ceindre Charles-Quint. En 1805, enfin, Napoléon I<sup>er</sup> se la posa lui-même sur le front, en répétant l'exclamation que la tradition attribua à Agilolphe douze siècles auparavant: « Dieu me la donne, gare à qui la touche! »

Ce trésor historique et religieux était, jusqu'au 22 avril dernier, renfermé au sommet d'une grosse croix de cuivre doré, qu'on exposait, en certains jours, à la suite d'un office spécial, dans la cathédrale de Monza, — espèce de Versailles Milanais, à quatre lieues de la capitale.

On ne l'apercevait donc que difficilement, à travers la glace de cristal de roche qui l'enserrait, au sommet de la croix. Pour la voir de près, il fallait une autorisation spéciale du gouvernement militaire de Milan. Mais, pour satisfaire la curiosité des touristes de passage, les chanoines de Monza ont depuis longtemps fait exécuter une imitation de la précieuse couronne, qu'on peut regarder et toucher à son aise.

CHRONIQUE LOCALE.

Nous apprenons que M. Deschamps, *chanteur*, 1<sup>er</sup> comique du théâtre royal de La Haye, et compositeur de musique, est actuellement dans notre ville où il se propose de donner incessamment un concert. Nous comptons sur une bonne soirée: le genre de M. Deschamps est de ceux qui attirent toujours un nombreux auditoire, d'autant que son répertoire, nous le savons, est composé de morceaux de bon ton et de bonne compagnie.

Pour chronique locale et faits divers: P.-M.-E. CODET.

DERNIÈRES NOUVELLES.

Marseille, 28 mai. — Un premier convoi de prisonniers autrichiens dans l'affaire de Montebello est arrivé aujourd'hui. Parmi eux se trouve un colonel. Les prisonniers ont été conduits au fort Saint-Nicolas.

Vienne, 24 mai. — On mande du quartier-général de Garlasco, que l'ennemi qui se trouvait en face de la demi-brigade Ceschi s'est retiré derrière

phonse des valets fidèles et éprouvés; comme je lui annonçais mon intention, il s'attacha à moi en suppliant. Il persiste à ne pas nous quitter. Il y a plus: on ne peut pas le décider à sortir. La société de Louise est son unique besoin. Imaginez alors la pensée qui est venue à ma sœur: guérir ce malheureux, qui eut autrefois de l'intelligence et s'est peu à peu atrophié dans le vide d'une existence uniforme d'où la lecture, le travail et la distraction étaient bannis. Louise a commencé par le faire asseoir près du piano où elle jouait des morceaux brillants: peine perdue: il n'entendait pas. Elle a pris un poète et lui a lu quelques passages; il ne comprenait pas. Alors elle s'est tracé tout un plan pour son malade. Le piano est condamné, les livres sont réservés pour l'avenir. Louise fait de l'enseignement par la parole. Elle est infatigable dans sa charité. Ses sujets de conversation, elle les gradue méthodiquement. Quelquefois je ferme les yeux, et il me semble que ma sœur est avec un petit enfant à qui elle inculque des notions élémentaires sur Dieu, sur le monde, sur la création, sur les plantes, sur l'air, sur la mer, sur la religion. La jeune fille s'est transformée en mère vigilante, de même qu'Alphonse est redescendu à l'état de petit garçon. J'admire avec quel soin, quelle adresse, cette parole se fait simple, enfantine et claire. Notre Louise pourra devenir une excellente institutrice primaire; elle-même me dit parfois en riant: « Cet apprentissage me sera utile. » Il faut vraiment que Dieu lui donne de

la Sesia. Près de Borgo-Vercelli, une patrouille, opérant une reconnaissance, rencontra un escadron de dragons ennemis; elle le mit en fuite; l'officier qui commandait la patrouille autrichienne a renversé de cheval, par un coup de sabre, le chef de l'escadron ennemi.

Garibaldi, en s'avancant vers Arona, a l'intention d'alarmer le district de Côme. Les mesures sont prises pour neutraliser cette tentative. La dernière dépêche télégraphique de Côme annonce que Garibaldi est entré hier, dans l'après-midi, à Varese avec 6,000 hommes et qu'une partie d'entre eux s'est dirigée sur Laveno.

Francfort, 25 mai. — On mande de Berne, qu'il y a des mouvements révolutionnaires en Lombardie. — Havas.

Turin, 24 mai, 10 heures 15, soir. — Le général Giulay a transféré son quartier-général à Garlasco. Il donne partout l'ordre aux populations de faire la remise de leurs armes, sous peine d'être fusillées. Les Autrichiens et les troupes de Modène se sont retirés de Reggio à Brescello, où l'on fait des préparatifs de défense.

Garibaldi a fait encore 47 prisonniers. — Havas.

VARIÉTÉS.

LES FOUILLES DE M. BEULÉ A CARTHAGE.

(Suite.)

Toutefois, les chambres, ainsi que je le faisais pressentir plus haut, ne servaient point d'écuries aux éléphants. Les éléphants n'auraient pu gravir une côte escarpée, ni passer par un couloir de 6 pieds de largeur. Le plan était modifié, je le suppose, dans une ville basse: mais autour de Byrsa, les salles probablement souterraines étaient converties en magasins pour la garnison: du moins en était-il ainsi à l'époque romaine, et des rangs d'amphores que j'ai retrouvées couchées dans le sol, sur un point que les Romains avaient complètement rebâti m'ont suggéré cette idée.

Les constructions puniques n'ont subsisté que jusqu'au tiers de leur hauteur: elles ne fournissent donc aucune indication sur leurs étages supérieurs. J'ai retrouvé toutefois des éléments de décoration en pierre dure, des rosaces, des figures géométriques propres à former des arabesques en guise de frise. Mais le dessin seul peut rendre compte de ces détails si nouveaux et des restaurations qu'ils comportent. Je suppose que ces ornements, qui sont de proportion différente, appartenaient à des étages différents. L'existence des étages est prouvée, du reste, par les travaux des Romains. On sait que la colonie de Carthage reconquit, sous les empereurs, une prospérité insigne. Lorsque Théodose envoya l'ordre de la fortifier, Byrsa, résidence du proconsul, retraite de la garnison, fut protégée certainement par un soin particulier. Bélisaire, à son tour, après avoir arraché aux Vandales la capitale de l'Afrique, répara ses murs qu'ils avaient, à dessein, laissé tomber en ruine, de peur que les Byzantins, s'ils la reprenaient, ne s'y rendissent inexpugnables. Les œuvres des deux époques ont été retrouvées, avec leur caractère nettement tranché:

grands secours pour qu'elle puisse non-seulement poursuivre, mais songer à poursuivre une œuvre semblable qui ne lui permet pas d'espérer un résultat. Quand je rouvre les yeux et que je considère l'élève, enfant par l'esprit et homme par l'âge; quand je surprends dans son regard cette indécision et sur ses lèvres cette contraction de l'hébétement, je crains que ma Louise ne se soit vouée à une tâche au-dessus des forces humaines. Parfois, malgré sa douceur, elle est obligée de se montrer sévère, de menacer l'auditeur distrait; elle a inventé des peines. Autre chose: elle a imaginé de faire acheter des jouets instructifs; *l'enfant* s'amuse et il étudie par les doigts. Assis devant une table, tandis que Louise parle tout en brochant, il arrange ses cartes mobiles, son Jardin-des-Plantes, son jeu d'architecture, que sais-je? Il a six ans, il commence la vie. Louise est satisfaite, elle trouve qu'il s'*applique*, elle lui promet des *bons points*.

En voilà bien long sur ce sujet. Il m'a reposé de ce qui précédait. Ah! mon cher Bénédicte, c'est encore la présence et la société du malheureux de Lagrange, qui me font sentir avec plus de force votre absence et mon regret. Quelle distance entre vous et lui, et combien j'ai perdu lorsqu'il m'a fallu vous dire adieu, et vous voir suivre en sens inverse cette route de Chambéry qui vous avait amené vers moi!

Votre ami dévoué, ALEXIS.

(La suite au prochain numéro.)

l'un et l'autre ont repris l'ancien plan, afin de s'établir sur des soubassements solides, préparés d'avance, qui leur épargnaient un long travail. Sur certains points, les soubassements puniques étaient trop ruinés pour servir. Là, il fallut tout détruire et réédifier sur le rocher.

Par exemple, une des salles demi-circulaires a été refaite ainsi par les Romains. Ils ont retaillé les pierres carthagoises et les ont divisées en cubes très-réguliers, très-petits, de 10 centimètres à peine de diamètre. En superposant les cubes par leurs pointes, en guise de losange; ils ont imité les mailles délicates d'un filet bien tendu: ce genre d'appareil était appelé, en effet *opus reticulatum*. Rien n'est plus élégant, surtout sur une surface courbe. La partie cintrée du mur que j'ai découverte est restée debout jusqu'à une hauteur de 8 mètres. A 6 mètres au-dessus du sol, on remarque les trous carrés dans lesquels s'engageaient les poutres d'un plancher. C'était le premier étage qui commençait. En lui donnant, à son tour, 5 mètres d'élévation, en donnant 4 mètres au second étage, proportion décroissante qu'exigent les lois de l'architecture, on obtient les quinze mètres de hauteur totale qu'avaient jadis les fortifications puniques: tant les Romains s'étaient attachés à les restaurer fidèlement, du moins autour de Byrsa, le vieux sanctuaire national! Cependant, la différence des matériaux est si grande, la science des Romains eux-mêmes est si inférieure à la puissance colossale des constructions carthagoises, que les Arabes, lorsqu'ils ont détruit Carthage, ont pu renverser les murs romains, mais non les murs puniques qui leur servaient de soutien. J'ai vu, couchés en terre, des pans entiers d'époque romaine, reconnaissables à leur forme cintrée, à travers lesquels la poudre seule a pu me frayer un passage. Ils avaient été précipités par un même effort, tandis qu'au-dessous d'eux les antiques murailles reparaissent, découronnées, mutilées, mais toujours debout et telles que les avait laissées Scipion.

Je ne parle que pour mémoire d'une partie de la muraille, large de quelques mètres, que Bélisaire a fait reconstruire. Le sol, de ce côté, n'est qu'un amas de débris, d'ossements d'animaux, de tessons grossiers, comme si les Vandales avaient fait une brèche pour jeter hors de Byrsa tout ce qui les gênait. Bélisaire répara cette brèche, à la hâte, en matériaux irréguliers, que déguisait sans doute un enduit.

Tel est l'abrégé des faits que m'ont permis d'observer des fouilles qui se sont peu à peu étendues, jusqu'à ce que les divers éléments, nécessaires à la solution du problème, eussent été découverts. J'aurai l'honneur de présenter plus tard à l'Académie un travail moins incomplet, avec les planches et les détails, sans lesquels un tel sujet ne peut être éclairci.

En même temps que j'explorais le flanc le plus escarpé de Byrsa, j'interrogeais la pente la plus douce, celle qui regarde l'orient. Par là, on avait accès à la citadelle; là devaient se grouper sur un plan incliné, favorable à leur disposition théâtrale, les édifices situés au-dessous du temple d'Esculape. Tous regardaient le soleil levant, recevaient la brise de mer, étaient abrités du vent du nord, violent à Byrsa, dominaient une vue splendide, les temples sur leurs collines, les quais bordés de mille vaisseaux, le Forum tumultueux, les ports bien fortifiés. La bibliothèque publique de Carthage, le palais du proconsul romain, étaient de ce côté, établis probablement sur l'emplacement de l'escalier de 60 degrés, qui, avant la destruction de la ville, montait au temple d'Esculape.

J'aurais voulu étudier, sur le plateau supérieur, ce fameux temple d'Esculape. Mais en y établissant la chapelle de Saint-Louis et ses dépendances, les architectes français ont écarté à tout jamais les fouilles. Cependant je tenais à découvrir des ruines antiques dans l'enclos même de Saint-Louis, parce que là seulement mes découvertes pouvaient être à l'abri des Arabes, après mon départ. Je me suis donc reporté au-dessous de l'église, dans une partie du jardin abandonnée, où poussaient des arbres à demi-sauvages et où quelques marins français, morts à la Goulette, avaient été enterrés. J'ai respecté le cimetière, qui est sur la gauche, et ouvert mes tranchées sur la droite et au centre. Bientôt je rencontrai le sommet d'un grand monument, enseveli complètement sous le sol. En suivant les crêtes inégalement détruites de ce monument et en déblayant les voûtes, je reconnus successivement cinq absides ou culs de four juxtaposés, larges de 6 mètres 25 centimètres, séparés par des murs de 96 centimètres d'épaisseur. Deux autres absides m'étaient indiquées par le plan général de l'édifice: elles sont malheureusement sous le cimetière. Ces sept absides qui terminaient sept salles voûtées, présentent en façade un développement de 51 mètres 45 centimètres. Elles sont adossées à un mur épais

de 2 mètres que j'ai poursuivi par des sondages, même en dehors de Saint-Louis, et cela sur une longueur de plus de 100 mètres. C'est le péribole ou mur d'enceinte du temple d'Esculape. Les coupoles, en s'appuyant sur ce contrefort naturel, ont résisté à tous les efforts du temps et des hommes, tandis que les voûtes qui les prolongeaient, n'étant supportées que sur leurs murs droits, se sont écroulées.

La coupole centrale est décorée de caissons en stuc; les ornements se détachent par un léger relief; des ovales et des canaux présentent quelques traces de couleur. Les six coupoles qui sont réparties en nombre égal à sa droite et à sa gauche n'ont point de caissons: elles sont lisses et couvertes d'un

enduit qui a été peint jadis. La plupart des débris qui les ont comblées sont tombés du plateau supérieur et appartiennent au temple d'Esculape. Ce sont des fragments magnifiques en marbre blanc, d'une proportion considérable, d'un très-beau style, qui est le style du siècle d'Auguste. Les colonnes avaient 3 mètres de circonférence; leurs cannelures, convexes à la base, étaient concaves au sommet. Les ovales, les ronds de perles, les frises à grands rinceaux, les corniches chargées d'ornement, les chapiteaux à feuillage corinthien, tout se retrouve, et un architecte patient, en comparant ces débris, pourrait restaurer sur le papier le plus beau temple de Carthage. J'ai eu de même le bonheur de découvrir, sur une autre partie de Byrsa, un bas-

relief qui représente le temple de Jupiter, dont j'ai pu déterminer l'emplacement. Ce temple était d'ordre ionique, tandis que le temple d'Esculape était d'ordre corinthien. Mais je dois revenir à mon sujet.

(La fin au prochain numéro.)

BOURSE DU 24 MAI

3 p. 0/0 hausse 50 cent. — Ferme à 61 65.  
4 1/2 p. 0/0 baisse 60 cent. — Ferme à 89 00.

BOURSE DU 25 MAI.

3 p. 0/0 baisse 55 cent. — Ferme à 61 50  
4 1/2 p. 0/0 baisse 50 cent. — Ferme à 88 50.

P. GODET, propriétaire - gérant

Etude de M<sup>e</sup> VAILLIER, huissier à Saumur.

## VENTE

Par autorité de justice.

On fait savoir que dimanche prochain vingt-neuf mai courant, heure de midi, et jours suivants s'il y a lieu, au domicile du sieur Barthélemy Petit, à Château-Gaillard, commune de Turquant, il sera procédé, par le ministère de M<sup>e</sup> VAILLIER, huissier à Saumur, à la vente au plus offrant et dernier enchérisseur des objets mobiliers dont le détail suit:

Deux armoires en noyer, un buffet à deux corps, batterie de cuisine, draps, serviettes, chemises à usage d'homme et de femme, trente-deux poches vides, bois à brûler, bouteilles vides, fûtaillies, chaume, foin, un cheval avec ses harnais, une charrette et quantité d'autres objets.

On paiera comptant. (258)

## A LOUER

UNE MAISON BOURGEOISE,

Rue Royale, n° 11.

S'adresser à M. PONNEAU ou à M. SPIEAU, même rue, n° 19. (259)

On demande à emprunter 5,000 francs.

S'adresser au bureau du Journal.

## A LOUER

Présentement,

UNE MAISON, rue du Petit-Maure.

S'adresser à M. RIVAUD. (261)

Etude de M<sup>e</sup> Henri PLÉ, commissaire-priseur, à Saumur.

GRANDE

## VENTE MOBILIERE

APRÈS FAILLITE.

Le dimanche 29 mai 1859, à onze heures, et jours suivants, il sera procédé, par le ministère de M<sup>e</sup> Henri PLÉ, commissaire-priseur, aux Grippes, commune du Vaudelnay-Rillé, chez les sieurs CHESNEAU et RAVENAU, charbonniers, à la vente publique aux enchères de toutes les marchandises, matériel et mobiliers dépendant de leur faillite, à la requête de M. Kerneis, syndic de ladite faillite.

Il sera vendu:

Chevaux, 2 charrettes, 4 tombereaux, une carriole, harnais, 1,000 sacs en toile, grande quantité de pierres à chaux et de pierres taillées, pierres dures pour tombes et constructions, pavés, bois de charpente, 1,000 hectolitres de chaux hydraulique, matériel servant à l'exploitation, secrétaires, commodes, armoires, buffets, tables, linge, fléau et les poids, fûts et bouteilles vides, batterie de cuisine et quantité d'autres objets.

On paiera comptant, plus 5 p. 0/0.

Etude de M<sup>e</sup> TOUCHALEAUME, notaire à Saumur.

## A VENDRE

UNE MAISON

Avec cour, jardin, remise et écurie, sise à Saumur, rue Cendrière et rue Bizard, à l'angle de ces deux rues.

S'adresser à M. COQUEREAU ou au notaire. (249)

## A VENDRE

Un joli CHIEN de chasse, ayant eu la maladie. Agé de 2 ans 1/2.

S'adresser au bureau du journal.

## A VENDRE

UN BON PIANO.

S'adresser au Bureau du journal.

## A VENDRE

Présentement,

UNE MAISON,

Rue de la Petite-Douve, n° 9.

Occupée par M. CHALON, marchand de chevaux.

S'adresser à M<sup>me</sup> CAMAIN-MASSE, dans ladite maison.

## A LOUER

Présentement,

UNE PORTION DE LADITE MAISON Avec Ecurie et Remise.

## A VENDRE

Une MAISON (Café-Saumurois), sise rue Saint-Nicolas, n° 3.

S'adresser à M<sup>e</sup> LE BLAYE, notaire.

## A CÉDER

Pour cause de départ:

1° Lunette Bardou, objectif achromatique 00, 72; 2 oculaires célestes, 2 terrestres, support en cuivre, boîte en noyer fermant à clef.

2° Appareil photographique Gaudin, en acajou, petit modèle; objectif achromatique, notices, produits chimiques n'ayant jamais servi, et boîte.

Le tout neuf et de qualité supérieure.

S'adresser au bureau du journal.

## A LOUER

PRÉSENTMENT,

BELLES ÉCURIES, pouvant contenir six chevaux. — REMISE et PIED-A-TERRE, le tout en face de la Sous-Préfecture.

S'adresser au bureau du journal.

## GRAND ENTREPOT

DE BIÈRE DE TABLE,

Chez GIRARDAU, Café Saumurois, rue Saint-Nicolas. (224)

Maison de Nouveautés pour Dames.

## Compagnie Parisienne

Rue de la Tonnelle, près la place Saint-Pierre, à Saumur,

ON DEMANDE DES EMPLOYÉS.

## PARIS

N° 23, rue de Rambuteau, N° 23,

## MAISON NOEL

LINGERIE, BONNETS A RUBANS ET COIFFURES, DENTELLES, VOILETTES ET CHAPEAUX.

Articles pour Enfants en tous genres ET GUPURES POUR GARNITURES DE ROBES.

M<sup>me</sup> NOEL vient d'arriver dans notre ville avec un grand Assortiment de Marchandises de la dernière mode, qu'elle vend à des prix excessivement réduits: Chapeaux depuis 6 fr. jusqu'à 100 fr.; Voilettes depuis 1 fr. jusqu'à 200 fr.; Bonnets depuis 60 c. jusqu'à 50 fr. Elle est descendue rue de la Comédie, n° 25, maison Rottier.

Elle doit repartir sous peu.

(262)

# DRAGÉES GUIGON.

Contre les ÉCOULEMENTS nouveaux et anciens, même les plus rebelles. — Guérison radicale en sept jours. — Succès infailible. — A Paris, Pharmacie rue Saint-Honoré, 167.

Dépôt, chez M. PERDRIAU, pharmacien à Saumur. (247)

## CAFÉ IMPÉRIAL, SUPÉRIEUR, DE J<sup>h</sup> ALGLAVE,

11, boulevard de Sébastopol, Paris.

Dépôt: chez M. JANOTY, marchand de comestibles, rue St-Jean, à Saumur.

ERNEST BOURDIN, éditeur, rue de Seine, 51.

EN VENTE:

## CARTES SPÉCIALES

POUR SUIVRE LES OPÉRATIONS

## DE LA GUERRE D'ITALIE

D'après le nouveau système de projection de M. J. BABINET, membre de l'Institut (Académie des sciences),

Dressées par A. VUILLEMIN, géographe.

## TROIS CARTES DE LA GUERRE D'ITALIE

PARAISSENT SIMULTANÉMENT.

1° Papier jésus, 72 centimètres sur 55, coloriée avec soie, prix: 1 fr. 50 c.  
2° Papier gr. raisin, 64 — 49 — — — prix: 1 " 50  
3° Un quart gr. jésus, 28 — 15 — — — prix: " 50

Toutes ces cartes, gravées sur acier par les premiers graveurs de la capitale, sont entièrement neuves et paraîtront pour la première fois.

# HISTOIRE DE PARIS

ET

## DE SON INFLUENCE EN EUROPE

Depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours,

COMPRENANT

L'HISTOIRE civile, politique, religieuse et monumentale de cette ville, au double point de vue de la formation de l'UNITÉ NATIONALE de la France et des progrès de la civilisation dans l'Europe occidentale,

Cinq volumes in-8° illustrés.

Par A.-I. MEINDRE.

A PARIS, chez l'Auteur, rue de Grenelle-Saint-Germain, 66, et chez MM. DEZOBRY et MAGDELEINE, libraires, rue du Cloître-St-Benoist, 10.

Saumur, imprimerie de P.-M.-E. GODET.

Vu pour légalisation de la signature ci-contre. En mairie de Saumur, le

Certifié par l'imprimeur soussigné,